

MAISON DE LA MEMOIRE DE MONS

INTERFACE



PERIODIQUE 133 - JANVIER 2021



Sonnette © FAEHRES



Saint-Symphorien © Detry

Jacky Auzer

Ouvrez la porte



TABLE DES MATIERES

3/ Editorial

Actualité :

4/ Mons et les épidémies – 3 (G. Waelput)

10/ Littérature et épidémies, une très longue histoire d'amour – 3 (D. Georges)

Petit patrimoine montois :

14/ Ouvrez la porte – 2 (André Faehrès)

Carte Mémoire :

20/ Une photo, Une histoire (Bernard Detry)

Chroniques villageoises :

22/ La ferme gallo-romaine de St-Symphorien (Bernard Detry)

EDITORIAL

Vous serez sans doute déçus par la décision que nous avons prise de supprimer nos activités jusqu'à la fin mars, pandémie oblige. Voilà pourquoi vous ne trouverez dans cet Interface aucune programmation pour le trimestre prochain. Par contre, vous pourrez bénéficier d'une partie informative plus étoffée car notre secteur publications, lui, continue et se développe.

Ainsi, pour récompenser nos cotisants et abonnés, nous avons lancé un nouveau projet : la fabrication et l'envoi d'une « capsule » hebdomadaire. Tous ceux et celles d'entre vous qui ont une adresse mail la recevront chaque mercredi. Si vous ne disposez pas d'un ordinateur, vous pouvez demander à quelqu'un de votre entourage de l'imprimer pour vous. Dans ce

*Nous avons lancé un nouveau projet :
la fabrication et l'envoi d'une « capsule »
hebdomadaire*

cas, veuillez nous donner l'adresse mail de cette personne, en téléphonant à Gérard Waelput au 065/35 34 04. Vous recevrez alors les capsules envoyées depuis le 11 novembre et bien sûr les suivantes.

Enfin avec l'An neuf arrive le temps de verser votre écot. En ces temps difficiles où nous ne pouvons plus compter sur les rentrées liées aux activités, votre cotisation ou votre abonnement sont notre seule planche de salut, surtout pour financer nos publications. Merci à chacune et chacun d'assurer notre survie. Heureuse année à tous !

Jean Schils

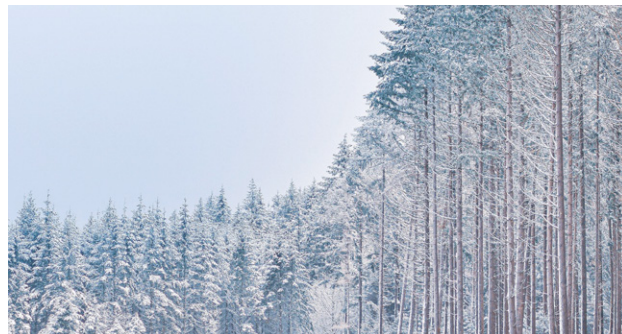


Image par Ervin Gjatal de Pixabay

Mons et les épidémies de l'Ancien Régime.. (suite et fin)



ACTUALITE

4

Au XVII^e siècle

En juillet 1615, une Allemande originaire de la Rhénanie apporte la peste à Mons. L'épidémie dure jusqu'en 1617 et cause la mort d'environ 4000 personnes, soit un tiers environ de la population. Pour enterrer les nombreux morts, les échevins demandent au nonce apostolique la permission d'utiliser le terrain où s'élevait la chapelle Saint-Pierre près d'Hyon.

En août 1615, les autorités décident de fermer les écoles et de mettre sur pied une milice de soixante hommes d'armes par crainte des pillages. La famine menace la ville car les paysans des villages aux alentours n'osent plus s'y aventurer et beaucoup de localités hennuyères rompent leurs relations avec Mons menaçant de lourdes amendes quiconque entreprendrait des activités commerciales avec la cité du Doudou. L'administration communale demande alors aux archiducs Albert et Isabelle de faire interdire ces mesures qui menacent le ravitaillement de la ville.

Il est possible que les soldats originaires de différentes régions soient les vecteurs de la maladie

Finalement, le commerce reprend mais par contre la peste ne lâche pas prise. Les autorités civiles et religieuses se décident alors à s'adresser au chapitre de Saint-Bavon à Gand pour emprunter la châsse de saint Macaire. Les autorités montoises attendent les reliques à Obourg pour les mener dans la collégiale Sainte-Waudru. Après un court répit, l'épidémie reprend vigueur. L'archiduchesse Isabelle envoie alors un os de sainte Lydwine et l'abbaye de Lobbes apporte une relique de saint Adrien. Avec ces trois protections la peste ne peut que battre en retraite.

Quelques cas de peste réapparaissent en 1626 et en 1638 mais l'épidémie la plus importante est celle de 1668-69. En raison des guerres avec Louis XIV, la ville comporte une forte garnison et il est possible que les soldats originaires de différentes régions soient les vecteurs de la maladie. Le secours des Pères Récollets et d'un chirurgien venu de Lille ne suffisent pas et les autorités font appel aux chanoinesses pour qu'elles organisent une procession, recette qui fera encore ses preuves puisque l'épidémie disparaît en fin de l'année 1669.

La fin du XVII^e siècle voit le recul de la peste ; sa dernière grande offensive est connue à Marseille en 1720.



Dans la deuxième moitié du XI^e siècle saint Macaire, d'origine arménienne, devient évêque d'Antioche où il est la providence des démunis. Il décide cependant de voyager et on le retrouve à Jérusalem, dans les Balkans, à Cologne, Tournai, Maubeuge, et finalement à Gand. Au moment de repartir vers la Syrie, la peste ravage les Flandres. Avant de mourir il aurait déclaré qu'il serait la dernière victime de l'épidémie. Ce qui se vérifia, d'après la tradition.

Après sa mort, de nombreux miracles lui sont attribués surtout dans le domaine de la guérison de la peste. Les Montois font d'ailleurs appel à ses reliques en 1615 pour conjurer la maladie et en guise de remerciement, ils demandent à l'orfèvre Hugo de la Vigne de réaliser une nouvelle châsse en argent qui est conservée dans la crypte de Saint-Bavon. Ce chef-d'œuvre de l'orfèvrerie montoise a participé à la procession du Car d'Or de 2016.

© Bernard Detry
Saint Macaire, statue en bois polychrome
du XVIII^e siècle conservée à Sainte-Waudru

Que reste-t-il de saint Macaire à Mons et sa région ? La chapelle qui lui est consacrée à la collégiale Sainte-Waudru contient une statue reproduite ci-dessus ainsi qu'un vitrail de 1907 représentant l'arrivée des reliques du saint à Mons. Le trésor conserve un reliquaire en bois doré du XVIIe siècle contenant un os du bras.

Obourg possède également la mémoire du saint. Bernard Detry nous en parle dans ses chroniques villageoises : *Après avoir ramené les reliques à l'abbaye de Saint-Denis, l'abbé fit édifier à la limite de Mons, au lieu-dit Pont d'Obourg, un autel pour y présenter avec fastes lesdites reliques aux autorités montoises. On peut encore voir à l'église d'Obourg, un curieux tableau rappelant cet événement.*¹ L'église possède également depuis 1949, un fragment de l'os du bras conservé à Sainte-Waudru. Enfin, une chapelle fut construite à Obourg en remerciement d'une guérison miraculeuse.

© Gérard Waelput
Obourg, chapelle Saint-Macaire (XVIIe siècle)



Au XVIII^e siècle

Le XVIII^e siècle assiste au triomphe de la pensée critique et la médecine s'appuie désormais sur la raison et l'observation des faits. Cependant, il faut relativiser. La connaissance des maladies est encore fragmentaire et les remèdes peu efficaces. En 1761, l'Encyclopédie, au mot « peste », avoue : « on doit conclure que cette maladie nous est totalement inconnue quant à ses causes et à son traitement ». La dysenterie, le typhus, la variole ou la grippe font de nombreux dégâts parmi la population sans jamais atteindre les catastrophes humaines engendrées par les épidémies de peste. Dans la première moitié du siècle, la mortalité augmente lors des famines consécutives aux mauvaises saisons (1701, 1709, 1740, 1748).

La dysenterie se propage mais commence à être sérieusement étudiée par les médecins et notamment par le montois Nicolas-François-Joseph Eloy. Né en 1714, il étudie la médecine à l'Université de Louvain et exerce son art dans sa ville natale dès 1736. Il se perfectionne à Paris et devient le médecin d'Anne-Charlotte de Lorraine, abbesse de Sainte-Waudru et belle-sœur de l'impératrice Marie-Thérèse puis du gouverneur général Charles de Lorraine. Son ouvrage intitulé *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne* lui ouvre les portes de la Société royale de médecine de Paris en 1778.

L'année suivante, il étudie l'épidémie de dysenterie qui frappe notre région et écrit une étude qui fera autorité intitulée *Mémoire sur la marche, la nature, les causes et le traitement de la dysenterie qui a régné dans plusieurs cantons de la province en Hainaut en 1779*.²

Nicolas-François-Joseph Eloy, 1714-1788
Extrait de *Iconographie montoise*, Mons, 1860.



En 1761, l'Encyclopédie, au mot « peste », avoue : « on doit conclure que cette maladie nous est totalement inconnue quant à ses causes et à son traitement »

Deux autres médecins montois Pierre-Lambert Honnorez et Joseph Duvivier vont affronter la dernière dysenterie du siècle en 1792. Ils attribuent les causes du mal à *la dégénération de la bile, devenue âcre et mordicante, soit par l'influence d'un air infect et corrompu, soit par les variations soudaines et fréquentes de l'atmosphère pendant cette année*. Pour lutter contre la maladie, ils proposent *d'éviter dans la nourriture les aliments trop gras, la viande mortifiée et le poisson dont l'odeur annoncerait une corruption prochaine... de se nourrir spécialement de végétaux*.³ On le constate, au siècle des Lumières, malgré quelques progrès techniques et une manière plus rationnelle d'aborder les problèmes de santé, la médecine a encore un long chemin à parcourir pour soulager les patients.

Les siècles suivants vont apporter beaucoup de solutions pour combattre les maladies. Mais la crise sanitaire engendrée par le Covid-19 nous a montré qu'il fallait encore faire preuve de beaucoup de modestie face aux épidémies.

Gérard Waelput

Professeur honoraire d'histoire à la Haute Ecole
de la Communauté Française de Mons

L'article est téléchargeable sur le site internet
www.waelput.net/publications.htm

Sources de l'article

Les sources générales sont mentionnées dans la bibliographie du premier article.

- (1) DETRY, Bernard, *Chroniques villageoises. Obourg et Saint-Denis : l'intrigant abbé de BUZEGNIES*, Interface, avril 2018, p.16
- (2) HONNORE, Laurent, PLISNIER, René, POUSSEUR, Caroline, TILLY, Pierre, *1000 personnalités de Mons & de la région. Dictionnaire biographique*, Waterloo, Avant-Propos, 2015
- (3) LACROIX, Augustin, *Notice chronologique et analytique sur les épidémies et les épizooties qui ont régné en Hainaut, à diverses époques, de 1006 à 1832*, Bruxelles, Wouters, 1844, p.35.



LITTÉRATURE ET ÉPIDÉMIES

| Une très longue histoire d'amour - 3.

10

Dernière partie de notre triptyque avec une plongée dans l'œuvre de Fred Vargas. L'auteure française qui combine une double formation de scientifique et d'historienne a créé un genre particulier qu'elle a baptisé *rompol*.¹ Ainsi le roman « Pars vite et reviens tard » nous introduit dans le monde de la Brigade criminelle de Paris que commande le fameux commissaire Jean-Baptiste Adamsberg. Intuitif, à la fois rêveur et courageux, le héros est intrigué par le témoignage d'une dame qui lui signale la présence de « tags » mystérieux sur des portes de son immeuble.

Comme souvent, ce qui apparaît insignifiant au commun des policiers attire à juste titre l'attention de notre flic pas comme les autres. Et, quand un vieux professeur à la retraite et un crieur public viennent le trouver pour lui expliquer que des messages sibyllins évoquant les épidémies de peste sont distillés tous les

jours depuis le 17 août, le commissaire comprend que l'heure est grave : un fou a décidé de raviver le fléau universel, la peste bubonique, la seule, la vraie.

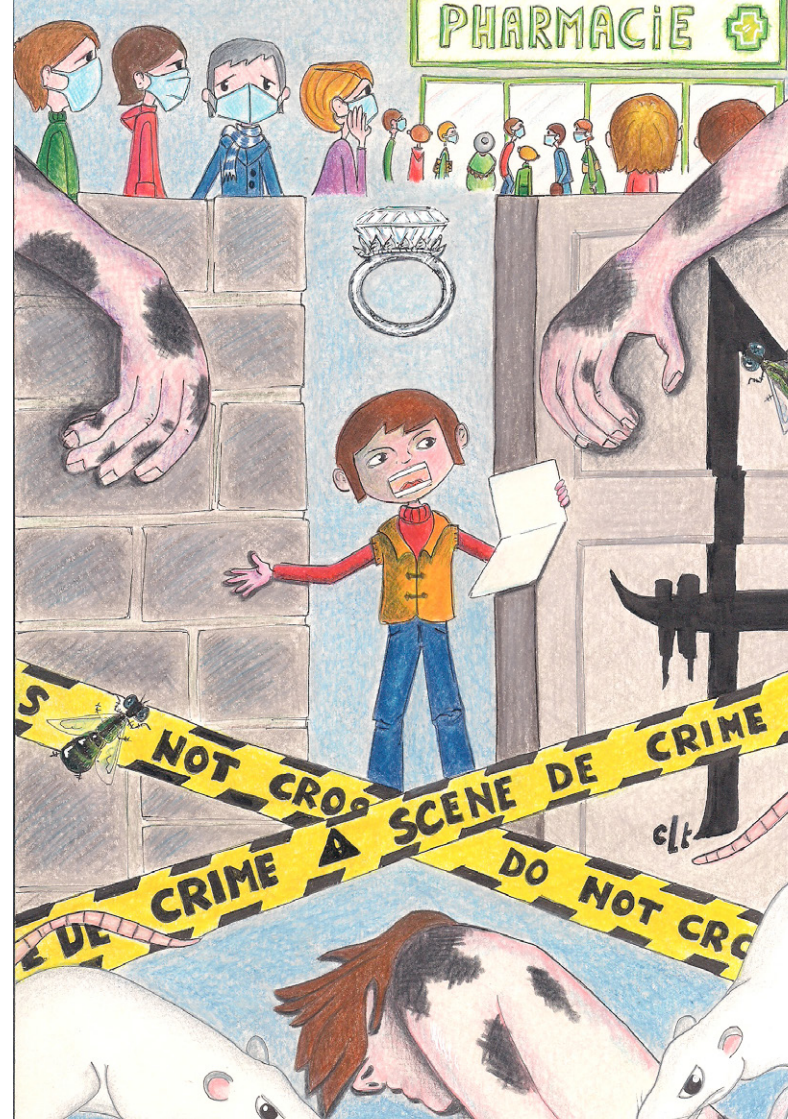
Le psychopathe a décidé de prévenir les autorités avant de passer à l'action : il veut créer une forme de chaos pour faciliter son action. S'engage dès lors une course poursuite entre le malfaiteur et toute l'équipe de la Brigade criminelle. N'en disons pas plus sur l'intrigue pour laisser quelque suspense au lecteur mais constatons que ses premiers développements suivent

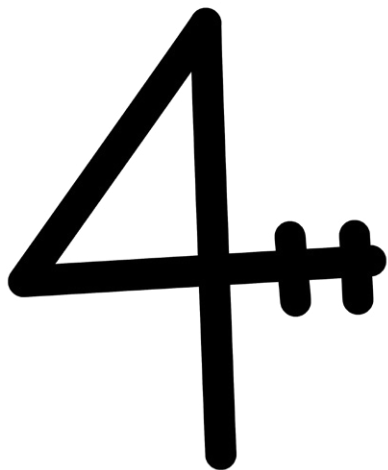
Fred Vargas, qui combine une double formation de scientifique et d'historienne, a créé un genre particulier qu'elle a baptisé «rompol»

le schéma de propagation d'une épidémie : des indices se manifestent apparemment lointains ou anodins et puis lorsque l'homme se rend compte du mal, il est trop tard, le fléau est lancé, plus moyen de le rattraper.

Analysons maintenant quelques traits saillants du roman en le comparant d'abord aux œuvres épiques précédentes. D'abord le héros n'est plus un guerrier, un soldat mais bien un policier. Si on feuillette un programme télé, on constate qu'il est inondé de séries policières qui pourraient nous inciter à croire que nous vivons dans un monde peu sûr; ce protecteur des temps modernes retrouve des meurtriers ou empêche ceux-ci d'entrer en action.

Deuxième point : les recherches du commissaire vont lui faire découvrir que la dernière peste connue en France a eu lieu en 1920, dans les faubourgs de Paris. Le vecteur de la peste, la bactérie de la puce du rat, venait d'être identifiée une trentaine d'années auparavant par un scientifique franco-russe Alexandre Yersin. La zone infestée fut confinée de manière très stricte, avec des dizaines de morts à la clé.





Autre talisman factice : le chiffre quatre peint sur les portes des familles épargnées qui n'est pas sans rappeler les signes peints sur les portes de Juifs avant leur départ d'Egypte.

Cet épisode très peu connu – et pour cause, il fut tenu caché par les politiques de l'époque – permet à Vargas d'introduire un thème qui revient souvent dans son œuvre : la psychologie transgénérationnelle. En effet, comme dans tout épisode épidémique, les croyances les plus folles se sont développées au moment de cette dernière crise : parmi celles-ci, l'idée qu'un talisman pouvait protéger certaines familles du fléau. Dans la famille d'un suspect s'était forgée l'idée qu'elle était « maître de la peste », grâce à un bijou ayant appartenu à un « survivant ». Autre talisman factice : le chiffre quatre peint sur les portes des familles épargnées qui n'est pas sans rappeler les signes peints sur les portes de Juifs avant leur départ d'Egypte.

Mais dans le récit de Fred Vargas, ce qui frappe plus encore, c'est l'idée de virtualité du mal : la peste n'est pas la cause réelle des morts – les corps des victimes sont grossièrement noircis au charbon de bois – et pourtant la population y croit et commence à paniquer. Notre commissaire ne peut donc se contenter d'être un fin limier, il doit aussi être un excellent communicateur, ce qu'il réussit passablement bien.

Une épidémie ne tue donc pas qu'en alignant les cercueils dans les morgues ou les cimetières, elle atteint l'homme dans sa

*Nous n'échappons pas aux sentiments
et aux émotions qu'ont dû connaître les
hommes de tous les siècles qui nous ont
précédés.*

perception symbolique du monde. En le renvoyant à des représentations collectives de fin du monde. Nous n'échappons pas aux sentiments et aux émotions qu'ont dû connaître les hommes de tous les siècles qui nous ont précédés. D'où l'importance d'une réponse culturelle au fléau qui à la fois analyse, verbalise ce qui se passe et ouvre la porte vers un ailleurs, un au-delà.

Comme je l'ai mentionné dans l'introduction, Fred Vargas n'est pas qu'une historienne douée pour la littérature du roman policier, elle est aussi une grande scientifique. A ce titre, elle a publié il y a presque deux ans un ouvrage intitulé «L'HUMANITE EN PERIL, Virons de bord, toute ! »² consacré à l'urgence climatique. Elle y appelle à une troisième révolution après la révolution néolithique et la révolution industrielle.

Très bien documenté, l'ouvrage nous explique les conséquences implacables qui attendent l'humanité si elle ne vire pas de bord

dans la décennie des années 20. La pandémie actuelle l'aidera-t-elle, en lui donnant le temps de réfléchir et de se rendre compte qu'elle peut se donner les moyens pour combattre un mal planétaire quand elle le veut ? La question reste ouverte.³

Didier Georges

(1) Rompol est la simple abréviation de roman policier. Pour ceux que le concept intéresse, consulter l'article suivant : <http://www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/tx10.10/928>

(2) « L'humanité en péril, Virons de bord, toute ! » aux éditions Flammarion, 2019

(3) Nous en resterons donc là pour ce sujet. A ceux qui voudraient prolonger, je recommande la lecture de « La peste écarlate » de Jack London.



OUVREZ LA PORTE :

Les sonnettes à levier

14

Le fil de fer de la sonnette à tirer, reliant l'équerre à la cloche, à l'intérieur de la maison n'était pas esthétique. A l'extérieur, la sonnette à tirer occupait beaucoup de place. A la fin du 19^e siècle, un système plus discret voit le jour : la sonnette à levier. Elle est composée d'une prise en main fixée à une tige qui fait levier sur un marteau frappant non pas sur une cloche mais sur un gong. Comme pour la sonnette à tirer, un ressort rappelle la prise en main pour la réactiver. L'ensemble du mécanisme est discrètement incrusté dans le mur, juste derrière la porte.

A la fin du 19^e siècle, un système plus discret voit le jour : la sonnette à levier.



Le modèle de sonnettes à levier le plus commun a comme prise en main un tenon simple ou double. Il va évoluer, être plus travaillé et devenir plus esthétique.





Les sonnettes à levier deviennent de véritables œuvres d'art.

--

J'ai repéré 36 sonnettes à levier dans Mons, 22 sont complètes extérieurement, dont 8 sont toujours la sonnette de la maison. Pour les 14 autres, il ne reste que l'embase, il manque la prise en main. On peut aussi remarquer la marque laissée dans la pierre à l'emplacement de 5 sonnettes à levier disparues.

La base concave de la sonnette à levier ci-dessous est caractéristique, on va la retrouver aussi pour des sonnettes à pousser mais surtout en plus petit pour des entrées de serrure.



Le ressort de rappel de ces sonnettes à levier ne fonctionne plus.





Malheureusement, pour ces trois sonnettes à levier il ne reste que l'embase, le bouton de prise en main a disparu.

—

En vous promenant en ville, regardez attentivement les façades, vous découvrirez ce petit patrimoine et l'apprécierez

A suivre : les sonnettes à tourner et à pousser.

André Faehrès

Sources :

* Photos : © A. FAEHRES





Une photo, une histoire : la défaite d'un signe...

20

La crise du coronavirus aura modifié notre quotidien, bouleversé nos habitudes, brouillé nos repères et ébranlé nombre de nos certitudes. Ce sont parfois de petits détails insignifiants mais qui laisseront des traces durables. Ce sont parfois de profondes blessures, certains passant d'un manque à avoir à un manque à être.

On se plaît à dire que plus rien ne sera comme avant mais mesure-t-on exactement la portée de cette affirmation ? Des croyances, la vie privée, des libertés individuelles ont été mises à mal par ceux-là mêmes qui avaient pour mission de les défendre. Ce fut fait au nom de la science, de la médecine, de la santé publique et de l'impérieuse nécessité de la distanciation sociale.





**Plus d'eau dans le bénitier !
C'est une recommandation des
évêques de Belgique en raison de
l'épidémie de coronavirus ...**

Est-il nécessaire de rappeler que le signe de la croix et l'eau bénite ont une symbolique très forte pour les catholiques. Ils sont à la fois le début (l'eau du baptême) et le terme (la mort sur la croix) du cheminement spirituel. Ils protègent les croyants et les relient à la Très Sainte Trinité.

Ainsi parlait le pape FRANÇOIS lors de l' Audience Générale du mercredi 2 mai 2018 à la Place Saint-Pierre : *Chers frères et sœurs, quand nous plongeons la main dans l'eau bénite — en entrant dans une église nous touchons l'eau bénite — et que nous faisons le signe de la Croix, pensons avec joie et gratitude au baptême que nous avons reçu — cette eau bénite nous rappelle le baptême — et renouvelons notre «Amen» — «Je suis heureux» —, pour vivre plongés dans l'amour de la Très Sainte Trinité.*

Cela peut paraître anecdotique mais les deux images que je vous présente, sur le mode avant/après, sont une criante illustration de l'ébranlement de nos croyances et certitudes. Curieuse façon de lutter contre la maladie en abandonnant le signe qui nous aurait permis de la vaincre nous avait-on promis...

Bernard DETRY

Photographies de Bernard DETRY



SAINT-SYMPHORIEN

LA FERME GALLO-ROMAINE

Une campagne de fouilles entreprise en décembre 1950 et poursuivie du 12 au 27 janvier 1951 permit de mettre à jour des fondations gallo-romaines ainsi que 663 objets divers datant du II^{ème} siècle après J-C.

En juin 1888, dans une carrière à phosphate sise entre l'ancien moulin à vent de Saint-Symphorien (rue Blancart) et le village (à environ 500 mètres en deçà de l'actuelle Chaussée Roi Baudouin) furent découvertes des fondations romaines. Un groupe d'archéologues composé de MM. de Loë, de la Roche, Saintenoy, de Munck et van Sulper se rendit sur les lieux et fit les constatations d'usage. Parmi les débris recueillis à l'époque, citons, outre les matériaux de construction, des tessons de vases de toutes formes et de toutes couleurs ainsi qu'un fragment de tuile portant l'empreinte d'une patte de chien ou de chat. Y fut également découvert un tesson de tasse en terre sigillée portant la marque du potier VIMPUS. Les archéologues mirent fin à leurs

fouilles sommaires en insistant sur le fait que d'autres fondations romaines restaient encore à mettre à jour dans les environs immédiats.

Ce n'est qu'en décembre 1950 ainsi que du 12 au 27 janvier 1951 que de nouvelles fouilles furent entreprises à proximité du lieu des premières découvertes réalisées le siècle précédent. La parcelle qui fut cette fois analysée de manière systématique est reprise à la Section B n°464 du plan cadastral POPP (circa 1850). Cfr **1** et **2**

A l'initiative de ces nouvelles fouilles se trouvaient MM. J. Mertens, Houzeau de Lehaie et Lefort (surveillant au « Musée du Silex » de Spiennes).

Toutes les fondations romaines de Saint-Symphorien reposaient à un peu plus d'un mètre à peine de profondeur et se trouvaient dans le limon récent. Dix-huit tranchées furent réalisées lors de cette nouvelle campagne de fouilles.

Quant aux objets découverts, ils furent de nature diverse. L'inventaire complet des trouvailles comportait 663 numéros dont la grande majorité faisait référence à des tessons de poterie. Citons à titre d'exemples :

a. objets en métal : une pièce de monnaie en bronze de Trajan (98-117), une broche en bronze, des clous en fer forgé ainsi que l'objet représenté à la figure 6 (entrave de cheval ?) ;

b. objets en verre : trois fragments de cruches carrées en verre bleu verdâtre (II^{ème} siècle) ;



L'analyse des objets découverts permet de conclure que le bâtiment dont les fondations furent mises à jour avait été occupé par de modestes paysans

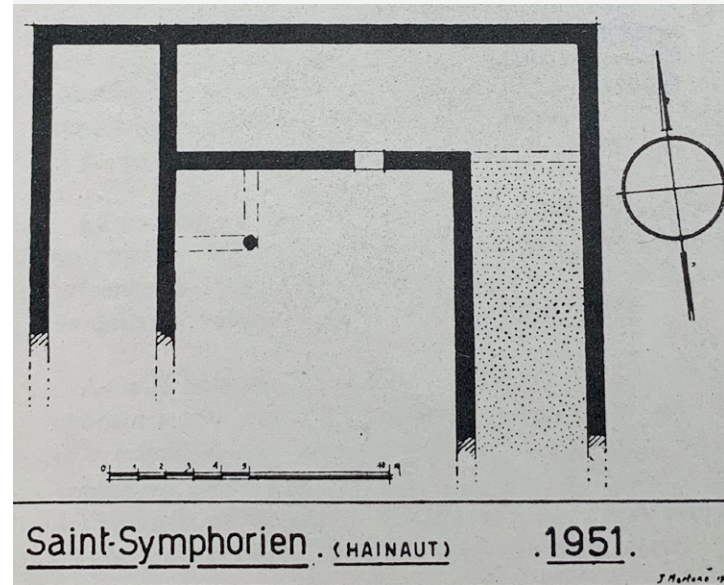
c. de nombreux fragments de céramiques des I^{er} et II^{ème} siècle, de petites cruches, des poteries en terre grise ;

d. ossements de chien, chat, chèvre, mouton, porc, cheval, défense de sanglier ;

e. objets divers (fragments de meule) et matériaux de construction (fragment de tuile portant l'empreinte d'une patte de chien – cf. les fouilles de 1888).

L'analyse des objets découverts permet de conclure que le bâtiment dont les fondations furent mises à jour avait été occupé par de modestes paysans durant tout le II^{ème} siècle et jusqu'au début du III^{ème}. Le bâtiment même présentait un plan des plus simples. La longueur totale est de 20,60 mètres, la largeur

Dessin daté de 1951 signé J. Mertens
publié dans ACAM Tome 62



Les déchets de cuisine, les ossements d'animaux etc., indiquaient que ce bâtiment avait servi d'habitation.

n'étant pas connue (fondations démolies lors de l'exploitation de la carrière). Les faces Ouest, Nord et Est sont délimitées par des murs droits tandis que dans la zone méridionale, vraisemblablement la façade, les deux ailes dépassent largement la partie centrale. Cette disposition est courante dans les villas romaines quoiqu'en général les saillies soient moins marquées ; souvent les deux ailes sont reliées par une galerie couverte.

A Saint-Symphorien, celle-ci ne reliait pas les deux ailes (aucune trace de mur bas servant de socle). Les deux ailes sont exactement de la même largeur de 5,20 mètres. Malheureusement, leur longueur reste inconnue, puisqu'elles ont été démolies lors de l'exploitation des phosphates. La largeur de la partie centrale est également de 5,20 mètres de sorte que nous avons ici en réalité un long couloir divisé en trois parties entourant une cour centrale, ouverte (?) vers le Sud.

Les déchets de cuisine, les ossements d'animaux etc., indiquaient que ce bâtiment avait servi d'habitation. Ne lui donnons pas le nom de villa ; c'était plutôt une petite ferme toute simple, de plan pratique pour un climat comme le nôtre : il s'agissait de s'abriter des vents d'Ouest et du Nord et la façade avec la porte et la cour intérieure donnaient en plein midi.

La raison de l'abandon de l'édifice restera inconnu.

Encore une belle histoire...

Bernard Detry

Sources :

- J. Mertens - Fouille de substructions gallo-romaines à Saint-Symphorien (Hainaut) - Annales du Cercle Archéologique de Mons - 1950/1953 - Tome 62 - pages 59 à 78
- Bernard DETRY et Véronique BERNARD - « A la découverte de ma commune : Saint-Symphorien » - Hainaut, Culture et Démocratie - D/2013/9405/1.

Voici venu le moment de renouveler votre cotisation ou votre abonnement...

1. La cotisation (25 €)

- ◇ fait de vous un membre effectif de la Maison de la Mémoire
- ◇ vous donne le droit de vote à l'Assemblée Générale
- ◇ vous permet de recevoir :
 - *Interface* (4 fois l'an) |
 - le *Cahier de la MMM* (annuel)
 - les *Capsules* hebdomadaires (pendant la pandémie)

2. L'abonnement (12 €)

- ◇ vous permet de recevoir :
 - les 4 numéros d'*Interface*
 - les *Capsules* hebdomadaires (pendant la pandémie)

◇ Virement au compte **BE62 7765 9814 6961** de la Maison de la Mémoire de Mons, avec mention de votre adresse postale et de votre adresse mail si vous en avez une.

Cette année, nous avons besoin de votre soutien financier ! Merci !





© FAEHRES

AUJOUR'HUI N'EST QUE LA MÉMOIRE D'HIER
ET DEMAIN LE RÊVE D'AUJOUR'HUI

(Khalil GIBRAN, *Le Prophète*)